

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1985)

NOUVELLE SERIE

TOME 16 - 1985

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
1985

Séance du 25 novembre 1985

RÉCEPTION du Professeur Pierre IZARN

ÉLOGE du Docteur Pierre MERLE

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est pour moi un grand honneur de prendre la parole devant cette assemblée réunie pour entendre l'éloge du Docteur Pierre MERLE qui a occupé ce XVIIIème fauteuil de l'Académie, le 21 juin 1951.

C'est aussi une grande joie pour moi d'entrer dans le sein de cette Compagnie et de participer aux travaux de haute tenue scientifique qui sont présentés par des collègues appartenant à des disciplines très diverses, dans un climat d'amitié qui est celui des réunions du Lundi de la rue Poitevine.

Mais j'éprouve un sentiment d'inquiétude en prononçant cet éloge, car je n'ai pas connu le Docteur MERLE en raison de la différence de nos âges et aussi de nos routes divergentes, alors que nombreux parmi vous ont été ses amis et ont collaboré avec lui.

Heureusement, le Docteur Merle a beaucoup écrit et il nous a laissé une oeuvre très riche, dans laquelle il nous a légué le fruit d'un travail intellectuel intense.

Il nous a laissé aussi ce qu'il a appelé son «*inventaire*», cahier dans lequel il a consigné tous les événements de sa vie, véritable fil conducteur de cette biographie.

Je remercie Madame MERLE d'avoir bien voulu me confier ces documents précieux. Ils m'ont permis de retracer la vie de son mari, d'analyser ses oeuvres et d'essayer de faire revivre ce médecin hors du commun, qui a su s'évader de la médecine et aborder les domaines de la sociologie et de la philosophie avec la foi ardente d'un chrétien convaincu.

Madame MERLE a entretenu et sous-tendu pendant toute sa vie l'inlassable activité de son époux, et bien des oeuvres du Docteur MERLE sont le fruit de cette collaboration sans failles.

Je dois aussi vous confier que tout au long de la rédaction de cet éloge, j'ai souvent pensé à Hélène MERLE, 3ème enfant du Docteur MERLE, devenue par son mariage Madame DUBOIS, tragiquement disparue en 1979 au cours d'un accident de la route au retour d'un congrès médical. Un avenir brillant s'ouvrait devant elle dans notre faculté de médecine et sa thèse traduite en plusieurs langues, reste un ouvrage de référence en matière d'économie de la santé. Hélène DUBOIS tenait de son père cet enthousiasme, ce don de la communication, ce souci d'exactitude et de précision dont témoignent ses écrits. C'est dans le souvenir vivant de Madame DUBOIS, réunie à son père, que je m'adresse à vous maintenant.

Pierre MERLE est né le 19 juillet 1904 à Montpellier. Son enfance fut heureuse, partagée entre la ville et la campagne. Son père était viticulteur et possédait une propriété dénommée «Rauze basse», près de Lattes ; il appartenait à une vieille famille du Gévaudan dans laquelle on trouve des prêtres, des soldats, des médecins. Sa mère, née à Lodève, était d'origine rouergate ; très pieuse, elle éleva ses enfants dans la tradition chrétienne.

Au cours de ses classes primaires dans une école située près de l'église Saint-Roch, Pierre MERLE fut un élève particulièrement studieux. A l'âge de 15 ans, il entre au Lycée de Montpellier en troisième ; au cours de ses études secondaires, il fut un véritable «*dévoreur de livres*» ; il était tellement passionné que pendant ses trajets en bicyclette entre Montpellier et Lattes, il installait un livre sur le guidon et lisait tout en pédalant.

Le 7 avril 1921, à l'âge de 17 ans, élève de première au Lycée, il fonde avec quelques camarades un groupe Albert de MUN. Il acquiert une connaissance approfondie de ce député qui fit voter entre 1882 et 1892 la plupart des lois assurant la protection individuelle et collective des travailleurs. Le 28 avril 1922, il prononça une conférence sur Albert de MUN en présence de celui qui deviendra Monseigneur RAFFIT. A la même époque il lit et commente l'Encyclique «*Rerum Novarum*» sur la condition ouvrière (1) publiée le 16 mai 1891 par le pape Léon XIII. Pour mesurer le retentissement de cette encyclique qui suscita parmi les catholiques d'alors autant de désapprobation que d'admiration, je citerai un extrait du «Journal d'un Curé de campagne» de BERNANOS (2) où le doyen de Torcy parle de la situation des mineurs dans le Nord de la France en 1891.

«A l'époque nous avons senti la terre trembler sous nos pieds. Quel enthousiasme ! J'étais pour lors curé de Norenefontès en plein pays de mines. Cette idée si simple que le travail n'est pas une marchandise soumise à la loi de l'offre et de la demande, qu'on ne peut pas spéculer sur les salaires, sur la vie des hommes comme sur le blé, le sucre ou le café, ça bouleverse les consciences. Crois-tu ? Pour l'avoir expliqué en chaire à mes bonshommes, j'ai passé pour un socialiste et les paysans bien pensants m'ont envoyé en disgrâce à Montreuil.»

A 18 ans, Pierre MERLE joignant l'action à la parole devient un animateur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul des lycéens. Il était accompagné, au lycée de Montpellier, d'un ami qui partageait les mêmes convictions, Benjamin CALVIÉ. Celui-ci devait par la suite poursuivre ses études par la préparation de l'École Normale Supérieure au lycée du Parc à Lyon ; il fut malheureusement emporté en 10 mois par une tuberculose aiguë à l'âge de 23 ans. Pierre MERLE a rédigé en souvenir de son ami un témoignage émouvant (3) dans lequel il dit son admiration pour l'austérité de sa vie, l'étendue de ses connaissances, la rectitude de son jugement et la générosité de son action. Il semble que ce «*chrétien agissant*» ait été pour lui un modèle au cours de ses années d'études universitaires. La «*vocation sociale*» de Pierre MERLE est née ; elle marquera toute sa vie.

Le 1er février 1922, il perd son père qui avait été très éprouvé par la guerre de 1914-1918. Celui-ci, officier d'infanterie, avait été en première ligne au cours des combats de Verdun ; il fut décoré à Saint-Mihiel de la Légion d'honneur pour sa conduite héroïque. Pierre MERLE fut très frappé par l'exemple de son père et il hésita quelque temps entre la carrière militaire et les études médicales. En définitive, il choisit la médecine par devoir filial. Demeurant à Montpellier, il pouvait aider sa mère à gérer sa propriété de Lattes.

Ses études universitaires ne furent pas banales ; elles ont été marquées par un grand éclectisme et par un goût prononcé pour la biologie. Ceci est à souligner car, à cette époque, la clinique était reine et la biologie considérée comme l'auxiliaire de la médecine, tout juste susceptible de confirmer par les examens dits complémentaires un diagnostic déjà porté ou entrevu grâce à l'enquête clinique. Aussitôt terminé le «*cur-sus*» de 5 années de médecine, Pierre MERLE complète sa formation scientifique par des certificats de microbiologie, de toxicologie, de législation sanitaire et, à la Faculté de Droit, par le diplôme d'Études Pénales.

Après un an d'internat à la Clinique Beau-Soleil dans le service du Professeur MASSABUAU, il soutient le 13 avril 1929 sa thèse sur la «*Phrénicectomie dans le traite-*

ment de la tuberculose pulmonaire chez l'enfant». (4).

Mais dès la 4^{ème} année de médecine, il est attiré par la biologie ; il fréquente assidûment le laboratoire du professeur VIALLETON qui, jusqu'à la fin de sa carrière, au semestre d'été 1926, recevait de jeunes étudiants. VIALLETON innovait par son enseignement de l'histologie qui faisait référence, pour expliquer la structure anatomique des tissus et des organes, au développement pendant la vie embryonnaire ; il a fondé une nouvelle discipline l'*«embryologie topographique»*. Mais surtout, il complétait l'étude anatomique par celle de la physiologie et montrait que les formes étaient parfaitement adaptées aux fonctions.

VIALLETON a laissé une profonde empreinte sur la pensée de Pierre MERLE. Lorsqu'en 1934 le groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques publie un ouvrage collectif intitulé «Formes, vie et pensée», Pierre MERLE est appelé, avec les Professeurs Rémy COLLIN et Lucien CUÉNOT, tous deux de Nancy, à rédiger un des articles intitulé «formes et fonctions». (5).

Après la mort de son maître, le 18 décembre 1929, c'est à lui que le Professeur VEDEL s'adresse pour rédiger l'article sur la vie et l'oeuvre de VIALLETON qui a paru «in extenso» dans la «Biologie Médicale» du mois d'octobre 1930. (6).

Au cours de l'année 1929, sa soeur aînée, Hélène, prononce ses vœux de profession religieuse perpétuelle chez les Dominicaines des Tourelles à Montpellier. La même année, il passe un été entier à La Preste, station thermale du haut-Vallespir et rédige avec le Docteur BARON un travail sur le traitement hydro-minéral des pyélites (7) qui recevra un prix de l'Académie de médecine. C'est un modèle d'étude des effets bénéfiques des eaux de la Preste basée sur l'analyse détaillée de 30 observations cliniques.

L'année 1930 fut celle de son mariage avec Renée VOULET, licenciée-ès-lettres, titulaire d'un diplôme d'études supérieures sur Paul VALÉRY. Le séjour à Paris qui suivit fut un tournant décisif dans la carrière médicale de Pierre MERLE. Celui-ci a compris que la multiplication des techniques d'exploration et les progrès de la thérapeutique rendaient la spécialisation inéluctable ; il développa ce thème dans son Discours de réception à cette Académie, le 25 juin 1931, (8) tout en soulignant la nécessité de ne pas négliger la clinique. C'est décidé, Pierre MERLE deviendra cardiologue, il participera aux consultations des services de LIAN, LAUBRY, VAQUEZ et il sera en juin 1931 le premier cardiologue installé à Montpellier.

La période qui se situe entre les années 1931 et 1952 fut la plus féconde de sa vie. Le mariage, la stabilité et le bonheur du foyer, les naissances de ses 5 enfants qui s'éche-

lonnent entre 1932 et 1941, lui donnent un dynamisme étonnant. Son activité professionnelle est intense : il est à la fois spécialiste et généraliste ; son cabinet ne désemplit pas ; il n'hésite pas à se rendre au moindre appel au domicile de ses malades en pleine nuit, souvent plusieurs fois par nuit. Mais dès 1932, il aperçoit le danger et, dans son «inventaire», il écrit :

«Trop peu de temps est consacré au développement intellectuel. Beaucoup de velléité, peu de réalisations. Les sujets d'études, d'articles, restent à l'état d'ébauches. Les préoccupations au jour le jour ont noyé tout cela, l'ont empêché d'éclore.»

Au moment de sa pleine réussite professionnelle, il éprouve les sentiments exprimés avec force par ROGER MARTIN DU GARD dans le volume de «L'été 1914» de l'admirable série des Thibault (9) lorsqu'il fait dire à Antoine, pédiatre, assistant des hôpitaux de Paris, promis à l'agrégation :

«Je suis terriblement esclave de ma profession : voilà la vérité. Je n'ai plus le temps de réfléchir... Réfléchir, ça n'est pas penser à mes malades, ni même à la médecine. Réfléchir, ce devrait être méditer sur le monde... Je n'en ai pas le loisir... Je croirais voler du temps à mon travail. Ai-je raison ? Est-ce que mon existence professionnelle est vraiment toute la vie ? Est-ce vraiment toute ma vie ? Pas sûr. Sous le Docteur THIBAUT je sens bien qu'il y a quelqu'un d'autre, «moi». Et ce quelqu'un là, il est étouffé. Depuis longtemps. Depuis que j'ai passé mon premier examen. Ce jour-là, crac, la ratière s'est refermée».

Mais cet homme indomptable refuse de se laisser enfermer ; il voyage, participe à des congrès, accepte en 1937 de devenir l'assistant du Professeur Gaston GIRAUD dans son service. A partir de 1932, il participe de façon assidue aux réunions du groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques. Il devient l'ami du Docteur BIOT, animateur infatigable du groupe. Il a trouvé le milieu où pouvait s'épanouir son humanisme grâce à des échanges informels interdisciplinaires.

C'est aussi à ce moment-là que Pierre et Renée MERLE fondent, à l'instigation de Monseigneur BRUNHES, le premier groupe oecuménique de Montpellier avec le Pasteur CADIER, Jean GUITTON, le Père NICOLAS, le Professeur HUMBERT, et le Professeur FOREST.

A partir de 1932, commence une collaboration à un journal édité par Suzanne FOUCHÉ pour les malades atteints de tuberculose osseuse immobilisés, allongés pour la plupart en raison d'un mal de Pott, pendant plusieurs mois. Suzanne FOUCHÉ était elle-même passée par cette épreuve. Le titre de ce journal «Vaincre» est déjà tout un

programme. Le but poursuivi était d'aider ces patients à dominer leur maladie, à leur donner un supplément d'énergie. Et pour cela, on les incitera à un travail adapté à leur état, à une activité intellectuelle pour compléter leurs connaissances, élargir leur horizon. Suzanne FOUCHÉ est persuadée qu' «*est vraiment médecin celui qui s'emploie à rétablir en l'homme l'harmonie qu'une perturbation d'ordre physique a momentanément faussée. Cela exige du grand art.*».

La voie est tracée. Pierre MERLE, aidé de sa propre expérience, de sa connaissance de l'homme malade, et aussi par les témoignages des lecteurs de *«Vaincre»* auprès desquels il a mené une enquête sur les conditions de la confiance des malades pour leur médecin, va faire une analyse pénétrante des difficultés de la carrière médicale et des qualités que l'on peut exiger du médecin. Écoutez-le :

«Le médecin sera l'ami modeste, patient, lucide, ferme, bon, loyal, plein de tact, qui sait écouter, compatir et comprendre, qui respecte dans son malade la souveraine dignité de la personne humaine.»

L'ensemble de cette étude a été présentée à la Semaine Sociale de Clermont-Ferrand en 1938, consacrée à «La défense de la personne humaine» sous le titre *«La formation morale et sociale du médecin.»* (10).

Le 2 septembre 1939, Pierre MERLE est mobilisé. Il est affecté comme médecin lieutenant, chef du service médical de la compagnie hippomobile de la 32^{ème} Division d'Infanterie. Il est envoyé en Lorraine, à proximité de la ligne du front. Au moment de l'invasion allemande entre le 10 et le 20 juin 1940, la formation qu'il commandait se trouva à Sézanne, en Champagne, encerclée et en situation très périlleuse. Il réussit à ramener indemnes ses malades et ses infirmiers hors de la zone des combats. Son sang-froid et son courage lui ont valu les félicitations de ses chefs.

La défaite le touche profondément ; dans son *«inventaire»*, il parle de grande catastrophe, de point culminant de souvenirs malheureux.

Après 1940, commence une nouvelle période au cours de laquelle, à l'exercice de la cardiologie au cabinet, s'ajoutent d'autres activités. Tout d'abord, Pierre MERLE prépare et obtient facilement et dans un temps très court (2ans) sa *licence-ès-Lettres de Philosophie* avec les certificats d'études supérieures suivants : Psychologie, Morale et sociologie, Philosophie générale, Histoire de la Philosophie, Psychologie pédagogique (de 1943 à 1944). Il fut alors l'élève de Jean GUITTON et d'Aimé FOREST sous la direction duquel il rédigea deux mémoires, l'un sur SPINOZA et l'autre sur MACHIAVEL.

Après la défaite, il considère que la cellule familiale constituera le noyau vivant autour duquel pourra se reconstituer la nation. Au cours de l'année 1941, il s'intéresse à la formation des jeunes filles et il publie dans la collection «Présences» chez PLON, dirigée par Maurice DONNAY et DANIEL-ROPS, un chapitre intitulé «*La nature féminine, sa singularité dans l'universel humain*» qui est une pièce essentielle d'un volume dont le titre est : «*La femme et sa mission*» (11). Il trouve le mot juste pour caractériser le comportement féminin aux différents âges de la vie. Voici par exemple comment il voit la grand-mère, l'aïeule riche de l'expérience de toute une vie :

«*Pleine de sagesse profonde, elle est la conseillère écoutée des hommes mûrs ; toujours dominée par son instinct maternel comme transfiguré et spiritualisé, elle est l'amie très compréhensive des petits-enfants pour lesquels elle sait retrouver le charme des contes de fées et des histoires du passé.*».

Dans cette même étude, il nous donne un programme d'éducation féminine intégrale, intellectuelle, morale et physique qui est un modèle du genre.

Passant de la théorie à la pratique, il fonde à l'instigation de Mademoiselle Marcelle RISLER, en 1941, l'École supérieure de formation familiale qui deviendra l'Institut Régional d'études familiales ; celui-ci initialement est destiné à préparer les jeunes filles à leur rôle de mère de famille. Depuis 1973, cet Institut est devenu un Centre de formation d'éducateurs de jeunes enfants qui prépare en 2 ans un diplôme d'État. Cette école, qui reçoit tous les ans une promotion de 20 élèves, est l'une des plus réputées de France.

Cette période fut aussi celle d'un intérêt renouvelé pour l'histoire : Pierre MERLE occupe la tribune de la Société d'Histoire de la Médecine à Montpellier et à Paris par des communications dont voici les titres : la vie de Pierre RICHER DE BELLEVAL, botaniste du XVI^{ème} siècle qui fonda le jardin royal de Botanique (1941), la dernière maladie de Louis XIV (1948), les grandes figures de la cardiologie française (1950), les bulles d'Urbain V (avec Marcel GOURON) en 1953, Auguste COMTE et l'École médicale de Montpellier (1961).

Entre 1941 et 1944, Pierre et Renée MERLE jouent un rôle discret mais efficace dans la Résistance. Ils aident les jeunes gens appelés au Service du Travail obligatoire en Allemagne à s'en faire dispenser en faisant confectionner, avec la collaboration de leur ami le Docteur MARISSAL, de fausses radiographies pulmonaires montrant des lésions de tuberculose. Ils hébergent de nombreux israélites qu'ils dirigent ensuite vers la chartreuse de Valbonne (Gard), transformée en léproserie, où le Pasteur DELORD les met à l'abri des inquisitions de la Gestapo.

Au moment de la Libération, en 1944, il déplore publiquement les excès commis par les F.T.P. (Francs Tireurs et Partisans) et les exécutions sommaires ; il sauvera plusieurs Montpelliérains accusés à tort de collaboration avec les Allemands.

Le 25 juin 1951, il fut reçu à notre Académie où il occupa le fauteuil laissé vacant par le Professeur BERTIN-SANS qui était entré dans l'honorariat à l'âge de 89 ans. Le Professeur BERTIN-SANS était membre de notre Compagnie depuis 1903 ; il est décédé le 14 février 1952 ; il était professeur d'Hygiène publique et de Prophylaxie et il avait contribué à la solution de nombreux problèmes de Santé et d'Hygiène dans les communes du Midi méditerranéen. A l'Académie, Pierre MERLE joua un rôle très actif ; avec notre dévoué Secrétaire perpétuel Gaston VIDAL, il prit l'initiative d'inviter tous les ans un conférencier venant d'une Académie non montpelliéraine. Le premier invité fut le Duc de LEVIS-MIREPOIX de l'Académie Française.

Une tâche très lourde en 1950 et 1951 fut la préparation de la 38^{ème} Session de la Semaine Sociale de France qui devait se tenir à Montpellier au cours du mois de juillet 1951, à l'Enclos Saint-François. Pierre MERLE en fut la cheville ouvrière. Le sujet qui devait être envisagé sous différents angles fut « *Santé et Société. Les découvertes biologiques et la médecine sociale au service de l'homme.* » (12). Il se charge d'un rapport exhaustif sur l'« *Évolution de la médecine et de l'équipement médico-social du début du siècle à 1951* » ; il met en évidence le progrès que constitua la loi de 1930 sur les Assurances Sociales. Cette session fut un grand succès, rassemblant 200 délégués et les représentants de 68 nations. Pierre MERLE fait partie, par la suite, du comité directeur des Semaines Sociales.

Une telle activité débordante et désintéressée dans de si nombreux domaines devait être reconnue le 6 juillet 1954 par la remise des insignes de chevalier de la Légion d'Honneur par le Doyen GIRAUD, en présence du Ministre de la Santé Publique qui était alors le Professeur Paul COSTE-FLORET.

Pierre MERLE ne pouvait se contenter d'une médecine individuelle ; il entreprit une action en faveur des associations et des communautés dont les buts étaient conformes à ses conceptions de justice et de respect de la personne humaine.

C'est ainsi qu'il fonda, en 1942, l'*Abri languedocien* destiné à accueillir les jeunes prostituées qui voulaient échapper aux proxénètes et qu'il fut vice-président du *Cartel d'action morale*.

A partir de 1965, Pierre MERLE consacra une grande partie de son temps à sa charge de *conseiller municipal*. Maître François DELMAS, qui était alors maire de

Montpellier, a eu l'extrême amabilité de nous remettre le texte suivant sur l'action de celui qui fut son collaborateur pendant 12 ans :

«Le Docteur Pierre MERLE a assuré deux mandats de conseiller municipal de 1965 à 1977 ; il a représenté la Ville de Montpellier à l'assemblée du district pendant cette même période.

En tant que délégué du maire, il a été chargé des problèmes d'eau. C'est sur ses directives qu'a été étudié puis réalisé l'approvisionnement en eau potable de la ville, grâce d'une part à l'accroissement des prélèvements de la Source du Lez et d'autre part — en cas de besoin — d'un complément de l'eau du Rhône par la Compagnie du Bas-Rhône Languedoc. Médecin, il a veillé avec exigence à ce que le traitement garantisse une qualité parfaite de l'eau potable.

C'est sur ses directives qu'ont été réalisés l'épuration des eaux usées, l'extension du réseau des égouts et le réaménagement total du réseau ancien, vieux pour certaines sections de plusieurs siècles.

Il a assumé avec efficacité et discrétion une tâche énorme qui a assuré à nos compatriotes le fonctionnement d'un service essentiel qu'il a modernisé pour de longues années.

Avec Mme ROUSSEL, il s'est consacré à préparer les décisions du Conseil Municipal en matière de dénomination des rues et places de la ville, tâche difficile à laquelle sa haute culture, ses connaissances d'historien ont fait merveille.

Il a écarté les complaisances passagères et démagogiques ; il a entendu consacrer des valeurs sûres, il a voulu pérenniser les vieux noms du terroir ou les institutions qui ont marqué l'histoire de la ville.

Assidu aux réunions du Conseil municipal et du district, il n'y intervenait qu'à bon escient, sur les problèmes qu'il connaissait à fond, recherchant et réussissant au-delà des passions de l'instant, par une analyse rigoureuse, les synthèses constructives.

Son autorité morale, sa culture, respectées de tous, lui ont fait jouer un rôle important pendant ces douze années, cruciales dans le développement de la ville.

Sa courtoisie inlassable, sa gentillesse à l'égard de ses collègues, son humour, sa modestie, ont joué un rôle important dans le climat d'équipe auquel il était profondément attaché.

La spiritualité qui était la sienne, rayonnait autour de lui. Dans ses fonctions

électives, il a été un modèle, un catalyseur.».

Pendant toute sa vie, Pierre MERLE se dévoua sans compter dans le sein du Centre Catholique des médecins français. En 1966, il organisa le congrès national de cette association à Montpellier. Le thème en était la «*Médecine dans la communauté internationale, la Santé du monde et la coopération sanitaire, les besoins médicaux des pays en voie de développement*». Le nombre et la qualité des rapports et des communications présentés furent remarquables. Plusieurs doyens des facultés de médecine africaines, des évêques, des ministres et des représentants de l'Office Mondial de la Santé participèrent à ce congrès qui eut un grand retentissement international.

A partir de l'année 1975, Pierre MERLE est frappé d'une affection d'évolution lente mais inexorable, la maladie de Parkinson ; il fait face avec courage : il suit lui-même pas à pas la marche de sa maladie ; il continue à participer à la vie familiale. Mais plusieurs complications surviennent : des fractures des membres inférieurs consécutives à des chutes, des infections respiratoires récidivantes.

Le 8 décembre 1982, il s'éteint au milieu des siens après avoir reçu pieusement à plusieurs reprises le sacrement des malades administré par son cousin, l'abbé MERLE ; il était âgé de 78 ans.

*

* *

Nous envisagerons maintenant le message et la personnalité de Pierre MERLE.

Le rôle du médecin chrétien

La réflexion de Pierre MERLE sur la *santé et la maladie* est exposée dans deux rapports parus respectivement en 1948 et 1952 dans la collection «*Convergences*» et intitulés : «*Santé et maladie devant la réalité individuelle*» (13) et «*A la recherche des limites entre le normal et le pathologique en médecine somatique*» (14).

La santé n'est pas l'absence de maladie ; elle est caractérisée par un équilibre entre les différentes parties de l'organisme, «*rigoureuse eurythmie*». Cet équilibre peut être rompu par des agressions venant de l'extérieur, c'est-à-dire du monde physique, psychologique ou économique, ou encore par des variations cycliques ou imprévues de la composition du milieu intérieur, c'est-à-dire du sang, de la lymphe ou du liquide interstitiel dans lesquels baignent les cellules. Ce qui compte c'est *le coefficient de réactivité* à ces agressions.

Pierre MERLE se sert d'une image très suggestive pour représenter cet *équilibre biodynamique* assuré par les processus d'autorégulation :

« Comme le cycliste qui, à tout moment, rétablit son équilibre, et dont la course est une suite de déséquilibres combattus, l'homme normal, par le jeu de ses régulations, de ses processus adaptatifs, maintient son équilibre cinétique instable et toujours menacé. » (14).

Pour Alexis CARREL (15), la suppression artificielle des agressions extérieures telle qu'elle est réalisée par les conditions de la vie urbaine moderne est une cause d'affaiblissement de l'état de santé.

Si on envisage la *maladie*, celle-ci apparaît comme une rupture durable de cet équilibre entre les différentes parties de cet ensemble qui constitue l'individu, qu'il soit dû à un trouble profond des mécanismes d'autorégulation humoraux ou à une défaillance des processus de défense qui ont laissé pénétrer et proliférer un organisme extérieur.

Cette conception rend compte d'un grand nombre d'affections : les maladies auto-immunes, les infections par déficit immunitaire acquis ou congénital, la plupart des maladies des glandes endocrines y compris le diabète. Les maladies psychosomatiques pourraient être elles-mêmes considérées comme résultant d'une particulière sensibilité aux agressions extérieures psychologiques.

Dès lors, c'est sur les mécanismes déréglés et sur le terrain qu'il faut agir et pas seulement sur l'agent perturbateur.

VIRCHOW en 1902 affirmait :

« Il n'y a pas de maladie générale ; il n'y a que des maladies locales, limitées aux organes et aux cellules. » Cette affirmation pourrait être inversée : « il n'y a que des maladies générales avec des manifestations multiples localisées à différents organes. ». C'était la conception de GRASSET qui pensait que l'atteinte générale précédait toujours les déterminations locales.

Mais le rôle du médecin ne se limite pas à l'application au vivant de la technoscience biomédicale. Comme le dit J.F. MALHERBE dans un article remarquable « *Médecine, anthropologie et éthique* » (16), « ce que les médecins ont à faire c'est de rencontrer des personnes qui ne sont pas seulement des machines biologiques. C'est l'usage scientifique des sciences qui consiste à soigner un corps vécu comme s'il n'était qu'un corps organique. ».

Pierre MERLE définit l'éthique médicale chrétienne dans ces quelques phrases où tout est dit (17) :

«Le médecin n'obtient la confiance de son malade que s'il s'intéresse à sa vie, à sa vie morale et intellectuelle, à sa vie spirituelle comme à sa vie organique, que s'il s'élève de la mécanique nécessaire mais froide qu'est la technique, jusqu'à la compréhension du complexe humain fait d'un corps et d'une âme, jusqu'à l'amour profond de la créature de Dieu dans ce qu'elle a de particulier, de personnel entre toutes les autres.».

Ainsi, le Docteur MERLE était intimement persuadé que le médecin ne soigne pas un organe isolé, qu'il ne peut guérir ce rouage malade qu'en restaurant le tout dans son équilibre, qu'il ne peut guérir le corps sans faire appel au concours de l'âme, qu'il ne peut sauver l'individu s'il ne rétablit pas l'harmonie du milieu familial et social.

De même, la guérison n'est pas seulement la restauration organique. C'est aussi la récupération fonctionnelle, le retour à un parfait équilibre de la vie végétative et d'une activité véritable permettant la reprise du travail.

D'autre part, le principe stratégique de la thérapeutique est de respecter la nature dans ses démarches, d'aider les forces individuelles et non de les contrarier.

Mon maître, le Professeur MARGAROT aimait à dire : «La maladie est un drame à trois protagonistes : l'agresseur, le patient et le médicament. Bien souvent, le médicament que l'on prescrit pour aider le malade suscite des effets adverses et se ligue avec l'agresseur contre le malade.» Il faisait allusion aux accidents d'intolérance médicamenteuse.

Et je terminerai ce chapitre sur la conception chrétienne du rôle du médecin par ces mots du Docteur SOLIGNAC (18) : *«Au chapitre 25 de l'Évangile de MATHIEU, le texte ne dit pas «j'étais malade et vous m'avez soigné» mais «j'étais malade et vous m'avez visité». Comme si le soin allait de soi, n'était qu'une fonction sociale évidente et nécessaire, relevant de la bonne organisation des choses, tandis que la visite, la veille, l'accompagnement relationnel relèvent du surcroît, du don, du regard autre en regard de l'Autre en autrui.».*

Pierre MERLE a écrit des pages sur la douleur particulièrement émouvantes ; elles n'ont jamais été imprimées. Madame MERLE nous a autorisé à vous en donner la primeur. Pierre MERLE qui, pendant toute sa carrière a soigné des malades atteints d'angine de poitrine, parlait de la douleur en connaissance de cause.

«On a beaucoup écrit sur la souffrance. On l'a présentée tour à tour comme l'épreuve la plus dure qu'Adam, depuis sa faute, ait léguée à sa descendance et comme la plus grande éducatrice de l'humanité.»

«Sentinelle vigilante de la vie, la sensibilité cutanée, musculaire, osseuse, viscérale, joue un rôle utile en déclenchant certains réflexes de défense, en attirant l'attention du patient et de son médecin sur un trouble morbide. Mais cette sentinelle devient vite exigeante, turbulente... C'est alors que le malade, sans cesse relancé par ce rappel, éprouve le poids de cette misérable carcasse dont jusqu'alors, dans l'allégresse de son dynamisme interne, il n'avait pas perçu le fonctionnement silencieux.».

Écoutons Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus parlant de l'attitude des médecins en face de la douleur :

«Qu'est-ce que cela signifie d'écrire d'avance de belles choses sur la souffrance ? Il faut y être pour savoir. Et si l'on n'y est pas soi-même, encore faut-il y aller voir avec toutes les fibres de son être.».

L'humaniste

Sa double formation médicale et philosophique rendait Pierre MERLE particulièrement apte à élever le débat au cours de la discussion de problèmes d'éthique médicale. C'est donc dans le domaine de la philosophie médicale qu'il a fait preuve avec éclat de sa vaste culture. Celle-ci s'étendait aussi bien aux idées de son temps qu'à celles de périodes plus anciennes.

Pierre MERLE se situait, à côté de Paul PAGÈS, parmi les tenants du néo-hippocratismes moderne. Sa communication au 10ème congrès international de Philosophie d'Amsterdam (19), en 1949, constitue un condensé remarquable de cette doctrine pour laquelle on note un regain d'intérêt depuis quelques années.

Voici les trois propositions essentielles résumant cet exposé :

1) l'homme hétérogène par ses tissus et ses organes est *un*, grâce aux processus de régulation hormonale et neuro-végétative ; il faut l'envisager dans *son intégralité*.

2) chaque individu possède une *originalité intrinsèque* qu'il tient de son patrimoine héréditaire et qu'il faut respecter.

3) chaque individu *se transforme* au cours de sa vie sous l'influence de causes internes ou externes.

Et Pierre MERLE termine par cette phrase admirable :

«L'individu au sein de son aventure est une symphonie qui se chante elle-même et qui se développe suivant son rythme propre jusqu'à l'ultime mesure.»

Tous ceux qui ont connu Pierre MERLE ont été frappés par son souci constant d'étendre les limites de son savoir. Son ami NUSSY-SAINT-SAËNS, qui est parmi nous aujourd'hui, lui disait à l'occasion de la remise de l'insigne de chevalier de la Légion d'Honneur : *«Le laboratoire et l'hôpital ne t'ont pas fait négliger les autres formes de la vie intellectuelle qu'il s'agisse d'art ou de sociologie.»*

Lorsqu'on parcourt l'*«inventaire»*, on est frappé par la profusion, la diversité et la qualité de ses lectures.

Un autre moyen de faire progresser son savoir était les relations humaines. Pierre MERLE avait le goût de la communication et le sens de l'amitié.

Parmi ses amis, il y avait ceux qu'il rencontrait souvent et qui vivaient dans son entourage : Jean et André GUIBAL, Marcel NUSSY-SAINT-SAËNS, Paul BOULET, Jean-Marie BERT, Elisabeth LAFOURCADE, le Docteur BIOT de Lyon.

Il y avait ceux qui ont eu une influence sur son cheminement intellectuel et dont le contact était pour lui source d'enrichissement : Suzanne FOUCHÉ, Joseph FOLLIET, Robert GARRIC, Jean GUITTON, DANIEL-ROPS et bien d'autres encore.

Et puis il y avait aussi les grands auteurs disparus depuis longtemps dont il avait parfaitement assimilé les idées et avec lesquels il se sentait en communauté d'esprit : c'étaient BARRÈS, BERNANOS, PÉGUY, PSICHARI, OZANAM, Albert de MUN.

Pierre MERLE participait à la vie intellectuelle de son épouse qui a longtemps dirigé un cercle de poésie à Montpellier ; il était mélomane averti et il écrivait volontiers les comptes rendus de récitals et de concerts qu'il avait particulièrement appréciés.

Il était donc un véritable humaniste au sens large du terme, mais cette vaste culture, il la distribuait largement autour de lui. On pouvait dire que grâce à son sens inné de la pédagogie et de son goût pour le maniement des idées, il était l'opposé d'un humaniste frileux replié sur lui-même, enfermé dans sa bibliothèque, il était *un humaniste généreux*.

Le chrétien agissant

Comme nous l'avons exprimé tout au long de ce rappel biographique, la foi de

Pierre MERLE a motivé et dirigé toute sa vie.

Il appartenait à une famille de tradition chrétienne depuis plusieurs générations et il tenait beaucoup à ses « racines ».

Il cite au début de son *« inventaire »* cette phrase de BARRÈS :

« Où que nous allions et plongés dans les milieux les plus dévorants, nous demeurerons la continuité de nos pères, nous bénéficierons de l'apprentissage séculaire que nous fîmes dans leurs veines avant que d'être nés et tandis qu'ils nous méditaient. »

Sa mère fut sa première catéchiste. Femme très cultivée, elle lui donne le goût de l'étude de l'ancien et du nouveau Testament ; elle lui apprend à garder une certaine distance vis-à-vis de l'argent ; elle l'a sauvé des préjugés de classe et lui a fait porter une profonde sympathie pour les plus déshérités.

Pierre MERLE a une foi très éclairée ; chaque année de 1924 à 1929, et bien souvent par la suite, il participe à des retraites fermées au grand séminaire de Montpellier, chez les pères jésuites de Chabeuil ou encore à Lourdes ; il a donc le souci de renouveler et d'approfondir ses connaissances religieuses. Il est avant tout un *chrétien agissant* et fait passer ses convictions dans ses paroles et dans ses actes. Dès l'âge de 18 ans, il est membre du comité diocésain de la *jeunesse catholique* dont il deviendra le Président.

Plus tard en 1948, il sera membre puis Président du comité directeur de la Fédération Nationale d'action catholique.

A partir de 1933, il est membre de l'*Association catholique des médecins français* qui portait alors le nom de Société médicale de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, dont il devient le Président départemental en 1951 ; il se déplaçait tout le long de l'année dans les différentes villes du département pour relancer les associations locales.

C'est surtout dans le sein de la *« chronique sociale de France »* que Pierre MERLE trouva un cadre propice à l'expression de ses convictions chrétiennes. Ce mouvement a été fondé à Lyon par Marius GONIN en 1892 (20), au lendemain de la publication par Léon XIII de l'Encyclique *« Rerum Novarum »* sur la condition ouvrière, qui proclamait les exigences de la justice sociale, une meilleure répartition des richesses et la nécessité d'une législation du travail assurant la protection des travailleurs.

La *« Chronique sociale »* se proposait de diffuser dans un vaste public la doctrine sociale de l'Église ; elle comportait quatre éléments :

- la «*Chronique sociale*», revue, outil de découverte et de vulgarisation ;
- le «*Secrétariat social*», organe de propagande, d'expérimentation et de réalisations concrètes ;
- les *Groupes d'études*, voués à la formation des élites et à l'éducation des jeunes ;
- les *Semaines sociales*, véritables universités ambulantes qui se déplaçaient tous les ans en France, se consacrant à un sujet donné, envisagé sous différents aspects.

Pierre MERLE, on l'a vu, était un membre très actif et apprécié du Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques de la chronique sociale et participera à plusieurs semaines sociales. Citons celles de :

- Clermont-Ferrand (1937) : la Personne en péril ;
- Bordeaux (1939) : le problème des classes dans la communauté nationale et dans l'ordre humain ;
- Toulouse (1945) : transformation sociale et libération de la personne ;
- Montpellier (1951) : santé et société ;
- Orléans (1968) : l'homme dans la société en voie de mutation.

Il devient en 1957 membre du Comité directeur des Semaines sociales.

Il fut un des organisateurs des *pèlerinages diocésains à Lourdes*, en tant que membre de l'hospitalité Saint-Roch ; il accompagnait des malades dans les trains donnant des conseils à tous, et ceci tous les ans sans interruption de 1931 à 1938, puis en 1947 et 1948.

Par la suite, à partir de 1961, il fut membre du *comité médical international de Lourdes* qui examinait les cas de guérisons considérées comme miraculeuses de façon scientifique, afin de décider si elles sont ou non médicalement explicables.

Il a fait partie d'une commission qui, sur le rapport du Professeur Michel-Marie SALMON de Marseille, eut à se prononcer sur le cas d'un jeune italien de 22 ans, Vittorio MICHELI, atteint d'un sarcome de l'os iliaque gauche qui avait envahi les parties molles et l'articulation de la hanche, et qui guérit complètement, brusquement et spontanément, après un pèlerinage à Lourdes entre le 24 mai et le 6 juin 1963. Cette guérison, avec reconstitution d'un os normal et retour à une fonction articulaire normale de la hanche, se maintenait 8 ans après le retour de Lourdes.

En 1945, Pierre MERLE s'était déjà penché sur ce problème des guérisons rationnellement inexplicables de Lourdes ; il concluait son article paru dans un volume intitulé « Médecine officielle et médecines hérétiques » (21) :

«Aucune explication ne peut être donnée à des faits qui s'opposent aux lois de la nature. L'esprit scientifique commande de les prendre tels qu'ils sont, sans tenter d'interprétation.»

On sait que telle était aussi l'attitude d'Alexis CARREL qui, après l'exposé dans sa thèse de guérisons miraculeuses de Lourdes, fut obligé d'interrompre sa carrière à Lyon et de s'installer à New-York où il travailla dans le laboratoire de Simon FLEXNER au Rockefeller Institute for Medical Research.

La foi de Pierre MERLE n'était pas figée, elle a su s'adapter à son époque.

Nous ne saurions mieux la concrétiser que par la phrase de BERDIAEFF que Pierre MERLE cite au cours d'une allocution prononcée à l'occasion de l'arrivée dans le diocèse de Monseigneur DUPERRAY, le 20 mars 1938 (22) ; Pierre MERLE représentait alors l'ensemble des associations d'action catholique de l'Hérault et en particulier l'action catholique générale des hommes dont il était le président.

«Le chrétien est un éternel révolutionnaire que ne satisfait aucun régime de sa vie, car il cherche le royaume de Dieu et sa justice, car il aspire à la transformation radicale de l'Homme, de la société et du monde.»

Pour conclure, je voudrais vous apporter un témoignage de son infirmier, Monsieur Alain BERTHÉ, qui lui donna ses soins pendant trois ans. Il nous renseigne sur l'homme tel qu'il était dans la vie courante :

«Homme d'esprit, d'une intelligence vive, puisant ses sources dans une culture générale très étendue.

Homme d'humour, maniant l'ironie d'une façon amusante et, amusé, tirant le meilleur profit de la subtilité des mots, et aimant y trouver un écho.

Homme de coeur : sans nul doute, car sa pensée philosophique était basée sur l'amour de l'homme, amour qu'il exprima tout au long de sa vie professionnelle, toujours au service des plus démunis et dans un désintéressement total. Amour qu'il puisa intensément dans sa foi religieuse, pour venir en aide aux malades les plus atteints dans leur intégrité physique et morale, réconfortant par son calme et la chaleur humaine qui émanaient de sa personne.

Homme qui rayonnait de jovialité prenant naissance et se prolongeant dans son

regard rieur. Jovialité dont il ne s'est jamais départi, même aux moments critiques des manifestations de sa maladie qu'il assumait avec courage jusqu'à l'extrême limite de sa conscience.».

*

* *

Mon devoir est maintenant de remercier ceux qui m'ont aidé tout au long des mes études, de ma carrière, et qui m'ont permis d'accéder à ce fauteuil.

Et tout d'abord, ma pensée va à mon père, homme de devoir, grand mutilé de la guerre de 1914, qui m'a donné l'exemple d'un travail opiniâtre et désintéressé, à ma mère retenue à Perpignan par son grand âge, qui a été pour ses quatre enfants une éducatrice hors pair, soucieuse de former notre volonté en même temps que notre intelligence.

Mon épouse, toujours à mes côtés au cours de cette course d'obstacles qu'est une carrière hospitalo-universitaire, a contribué à donner à notre ménage ce souci constant de rendre service aux plus démunis.

Mes collaborateurs, les Docteurs NAVARRO et DONADIO, m'ont permis de développer ce service des maladies du sang et de l'installer à l'Hôpital Lapeyronie où nos malades bénéficient des progrès les plus récents des techniques hospitalières ; ils entretiennent cet esprit d'équipe qui est le meilleur garant de la continuité d'une école.

Je n'oublie pas les surveillantes du service des maladies du sang qui ont une fonction essentielle : celle d'assurer la liaison entre les malades, les médecins et l'administration hospitalière, tout en dirigeant l'organisation des soins aux malades. C'est un rôle difficile dont elles s'acquittent avec un dévouement auquel je rends hommage.

Je n'oublie pas non plus les infirmières diplômées d'État qui sont tous les jours au chevet des malades, les soignent et les réconfortent : elles sont en « première ligne » et méritent d'être constamment conseillées et encouragées.

Je tiens à associer à l'honneur qui m'est rendu aujourd'hui mon maître, le Professeur CAZAL, qui a créé en 1948 *Centre de Transfusion Émile-Jeanbrau* qui est à la fois un Institut d'Hématologie où les étudiants affluent pour se spécialiser, un Centre de recherches et une unité de production de dérivés du sang grâce auxquels nos malades sont traités efficacement. Le Professeur CAZAL n'a pas cessé de se battre pour que soit

maintenue en France la législation qu'il a contribué à mettre sur pied : celle qui est basée sur *le don bénévole du sang*. Elle permet seule de répartir équitablement cette charge du don du sang qui ne doit pas retomber uniquement sur les individus et les peuples les plus pauvres.

Il nous a donné l'exemple d'un travailleur acharné, constamment préoccupé de mettre en place, grâce aux rapides progrès de l'informatique, une organisation aussi parfaite que possible du travail collectif pour le plus grand bien de tous.

Mon maître, le Professeur CADERAS DE KERLEAU préside cette année aux destinées de notre Académie et c'est pour moi une grande joie que d'être reçu par lui.

J'ai été son interne en 1947 au cours de mon premier semestre d'internat. Mais j'avais été subjugué, dès ma 3^{ème} année de médecine, par ses cours de Pathologie obstétricale à la Faculté. Qu'il s'agisse de rupture de grossesse extra-utérine, d'hématome rétroplacentaire ou de placenta praevia, le tableau clinique tracé par l'orateur était tellement saisissant, qu'il restait gravé de façon indélébile dans nos mémoires d'étudiants. Par la suite, il m'a accordé sa confiance totale lorsqu'il m'a appelé pour traiter à la Maternité des thromboses veineuses et les hémorragies des accouchées. Après sa retraite, il est resté président du conseil d'administration du Centre de Transfusion, maintenant ce lien qui réunit à Montpellier l'hématologie et l'obstétrique.

Il a fondé une école de gynécologie-obstétrique qui est devenue un des grands centres européens de la fécondation «in vitro» où sont effectués des travaux de réputation internationale.

Le Professeur Roger JEAN, par son amicale insistance, m'a littéralement poussé dans ce fauteuil. Camarades d'internat, nous nous sommes mutuellement rendu service, préoccupés par les mêmes problèmes de pathologie sanguine.

J'ai hérité de deux de ses élèves : le Professeur Maurice NAVARRO et le Docteur Daniel DONADIO, avant de devenir des hématologistes, ont été des pédiatres expérimentés. Il dirige d'une main ferme ce service de Pédiatrie de l'Hôpital Saint-Charles qui a la particularité d'être aussi une Unité de Recherches appliquées aux maladies de l'enfant et du nourrisson, mondialement connue. Il a compris que la spécialisation en médecine d'enfants comme en médecine d'adultes, était la voie de l'avenir, mais il a été capable, au cours de sa carrière féconde, de conserver une vue globale, complète et approfondie de la pathologie infantile. Il a introduit en 1952, après son séjour à Cincinnati chez notre maître commun le Professeur GUEST, grand ami de la France, les techniques d'exploration de l'équilibre hydro-minéral chez le nourrisson atteint de diarrhée aiguë et il a permis de sauver ainsi la vie de nombreux enfants.

Je tiens aussi à remercier :

- notre Secrétaire perpétuel, Gaston VIDAL, dont l'extrême urbanité et la vaste culture sont à l'origine du charme qui se dégage de sa riche personnalité,
- le Médecin-Général DULIEU dont nous apprécions depuis de nombreuses années la compétence et l'érudition sans pareilles à la Société d'Histoire de la Médecine,
- Madame COMET qui, par ses relations dans cette maison et par sa parfaite connaissance du «protocole», a grandement contribué à l'organisation de cette réunion,
- Monsieur SABATIER D'ESPEYRAN pour son accueil chaleureux dans son magnifique hôtel de la rue Poitevine.

Ma gratitude va aussi aux membres de cette Académie qui ont accepté de m'introduire dans cette illustre maison alors qu'ils me connaissaient fort peu, trop accaparé que j'étais par mes charges de chef de service à l'Hôpital.

Une retraite universitaire et hospitalière prochaine me permettra de venir plus souvent goûter en votre compagnie les joies de l'amitié. Et soyez assurés que je m'en félicite.

Pierre IZARN

*

* *

RÉFÉRENCES

- 1 *Encyclique «Rerum Novarum» sur la condition ouvrière* par Léon XIII.
Éditions Spes, Paris, 1920.
- 2 BERNANOS G. *Journal d'un curé de campagne*.
Plon Presses Pocket — 1984 — page 85.
- 3 MERLE P. *Le souvenir de Benjamin Calvié, élève de rhétorique supérieure (1903-1927)*.
Choix de poèmes, lettres et conférences, précédé d'une introduction. Montane, éditeur
Montpellier, 1926.
- 4 MERLE P. *Contribution à l'étude de la Phrénicectomie. La Phrénicectomie dans la tuber-
culose pulmonaire chez l'enfant*.
Thèse, Montpellier, 1929.
- 5 *Formes, vie et pensée*. Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et
biologiques.
Librairie Levandier, 1934, 5 rue Victor-Hugo, Lyon.
- 6 MERLE P. *L'oeuvre scientifique du Professeur VIALLETON*.
Biologie médicale, volume 20, 28ème année, 273-288, 1930.
- 7 BARON P. et MERLE P. *La cure hydro-minérale dans les pyélites*.
S.E.P. 16 rue Pavée, Paris, 1931.
- 8 MERLE P. *Discours sur la cardiologie et la médecine humaine*.
Bulletin de l'académie des Sciences et des lettres de Montpellier, séance du 25 juin 1951.
- 9 ROGER MARTIN DU GARD. *Les Thibault. L'été 1914*.
Edition Bibliothèque de la Pléiade. Oeuvres complètes. Tome II. Pages 145-146.
- 10 MERLE P. *La formation morale et sociale du médecin*.
Chronique Sociale de France, 47ème année, 84-107, 1938.
- 11 *La femme et sa mission*.
Collection «Présences», Plon, 1941, 8 rue Garancière, Paris 6ème.
- 12 *Santé et société*.
38ème semaine sociale de France, 1951. Éditions de la chronique sociale de France, 16 rue
du Plat, Lyon.
- 13 MERLE P. *Santé et maladie devant la réalité individuelle* in «Médecine sociale et médecine
individuelle.» Collection «Convergences» Spes, Paris, 1948.
- 14 MERLE P. *A la recherche des limites entre normal et pathologique en médecine somatique*
in «Où commence la maladie, où finit la santé ?.»
Collection «Convergences», Spes, Paris, 1952.
- 15 CARREL A. *L'homme cet inconnu*.
Plon, Paris, 1935.
- 16 MALHERBE J.F. *Médecine, anthropologie et éthique. Médecine de l'homme*, revue du
Centre catholique des médecins français, n° 156-157, 5-12, 1985.

- 17 MERLE P. Une enquête auprès des lecteurs de «Vaincre». La confiance du malade en son médecin.
VAINCRE. 4ème année, n° 4, 1937. Laboureaux et Cie, 7 rue de Rome, Issoudun.
- 18 SOLIGNAC A. et le groupe CCMF Toulouse-Perpignan. Éthique et gériatrie hospitalière.
Médecine de l'homme, Revue du centre catholique des médecins français. N° 156-157, 34-40, 1985.
- 19 MERLE P. L'apport biologique actuel à l'explication de l'homme.
Library of the Xth international congress of philosophy. Amsterdam 1948. North Holland Amsterdam.
- 20 FOLLIET J. Notre ami, Marius GONIN.
Chronique sociale de France, Lyon 1967.
- 21 MERLE P. Guérisons rationnellement inexplicables in «médecine officielle et médecines hérétiques.»
Collection «Présences», Plon, Paris, 1945.
- 22 Semaine Religieuse du Diocèse de Montpellier, 78ème année, n° 12, 20 mars 1948.
Le sacre de son Excellence Monseigneur DUPERRAY.

*
* *

RÉPONSE du Professeur Roger JEAN

Notre regretté confrère, au fauteuil duquel vous êtes appelé à prendre place, Monsieur le Docteur MERLE, faisait partie de ces hommes compétents dans leur métier, intègres dans leur comportement, ardents dans leurs convictions, imprégnés de leur idéal au point d'en paraître parfois un peu rigides. Mais cette froideur cachait une grande bonté et amabilité, un sens très aigu de l'entraide doublé d'un humanisme éclairé. J'ai eu personnellement l'occasion d'estimer le Docteur MERLE lors de rencontres médicales familiales. J'ai pu également constater l'intérêt qu'il portait à notre Académie. Il assista presque jusqu'à la fin de sa vie à nos réunions du Lundi. Permettez-moi, Madame, de vous dire le respect que je portais à votre mari et la part que je prends à votre grande peine.

L'éloge que vient de prononcer le Professeur Pierre IZARN nous a permis de retrouver parfaitement la personnalité du Docteur MERLE.

Monsieur, une longue amitié datant de nos années d'internat des Hôpitaux de Montpellier, et une grande estime légitimée par votre belle carrière me valent le plaisir de vous accueillir, ce soir, parmi les membres de notre Compagnie.

Vous êtes né à Perpignan le 23 mars 1920, aîné de quatre enfants. Votre père, agent d'Assurance, grand blessé de guerre, était catalan et homme de contact, très connu dans toute la région. Votre mère également catalane, était la fille d'un notaire de Perpignan qui joua un rôle considérable dans la viticulture des Pyrénées-Orientales. Exploitant une grande propriété viticole près de Canet, il participa d'abord à la lutte entre 1920 et 1930 contre l'importation des vins d'Algérie qui étaient utilisés au coupage des vins de plaine. Ils concurrençaient ainsi gravement les excellents vins de côteaux qui donc se vendaient mal. Cette lutte efficace utilisait des moyens qui n'avaient rien à voir avec certains débordements que nous sommes parfois appelés à déplorer actuellement. Pour aider les propriétaires en difficulté, il favorisa ensuite la création du Crédit Agricole et de la Mutualité Agricole du Midi. Enfin, suivant l'exemple d'un ancêtre de son épouse, propriétaire à Salses, qui vinifiait un Grenache très agréable, particulièrement apprécié par Voltaire, il conseilla aux viticulteurs de cette région d'arracher le Carignan pour planter du Muscat, du Grenache, du Malvoisie et du Macabeu. Ainsi fut-il à l'origine de la fabrication du vin doux naturel de Rivesaltes : jus de raisin choisi dont la fermentation est arrêtée par l'alcool de vin ou mistelle. Ceci permet de conserver une partie du sucre.

Vous avez donc, pendant vos années d'enfance et d'adolescence, été associé aux problèmes viticoles qui rythment les saisons : taille de la vigne, prévention du mildiou, vendanges, vinification, vente...

En 1939, vous êtes venu à Montpellier pour commencer vos études de médecine, mais dès 1940, vous fûtes mobilisé, d'abord à l'armée, puis aux Chantiers de Jeunesse. De retour à la Faculté, vous avez passé le concours de l'Externat, puis vous avez été nommé au concours, Interne provisoire en 1944. Mais à ce moment crucial pour notre pays, vous vous êtes engagé comme volontaire et avez participé à la constitution d'un hôpital militaire à Cholet.

C'est au retour des armées que vous avez été reçu au concours de l'Internat des Hôpitaux de Montpellier de fin 1945, pour lequel six places seulement étaient mises au recrutement pour plus de cent candidats.

Après cette période exaltante de votre vie, vous avez fait la connaissance d'une charmante jeune fille que vous nous aviez aimablement présentée à l'Internat. Mademoiselle Geneviève CHAMBAZ appartient à une famille de Maîtres Imprimeurs savoyards, qui depuis plusieurs générations impriment surtout des livres et des ouvrages. Après avoir suivi vos études à Chambéry, vous êtes venue, Madame, à Montpellier et, en fin d'études de service social, vous avez rencontré Pierre IZARN à l'occasion de votre stage auprès du «Tribunal pour enfants.» Vous avez, en effet, travaillé en corrélation avec la Consultation d'Hygiène Mentale et Infantile, créée par notre Maître le Professeur Robert LAFON. Peu après, vous êtes devenue Madame Pierre IZARN. Votre ménage est un modèle de vie familiale, d'aide et de soutien réciproques.

Monsieur, votre goût pour l'hématologie, et plus particulièrement pour l'étude de la coagulation du sang naquit en cours de votre internat. Notre confrère de l'Académie, le Professeur Joseph VIDAL, ayant lu une publication du Professeur QUICK sur la prothrombine au cours des hépatites, vous proposa comme sujet de thèse : «Le temps de QUICK chez les tuberculeux.» A cette époque, vous deviez préparer vous-même une thromboplastine personnelle à partir de cerveaux humains que vous fournissait CABANIS, le garçon de Laboratoire d'Anatomie, bien connu de tous les étudiants en médecine.

Après un stage d'Interne dans le service de Neurologie du Professeur Euzière, un court séjour en Pédiatrie chez le Professeur Jean CHAPTAL, court parce que nous avions échangé peu après le début du stage nos postes d'internat, vous vous êtes fixé en Dermatologie. Le Professeur MARGAROT, pour lequel vous avez gardé,

comme nous tous, la plus haute estime, vous offrit le poste de Chef de clinique. Vous vous êtes alors consacré à la fois à la dermatologie et à la coagulation du sang.

La découverte de l'héparine, base du traitement des thromboses vasculaires, fut pour vous une révélation. Votre cousin, le Docteur René PUIG, ancien interne de Lyon et grand consultant à PERPIGNAN, vous facilita l'organisation d'un séjour à Lyon auprès du Docteur FAVRE GILLY qui revenait des États-Unis. Vous avez pu ainsi constater, dans les services du Professeur CROIZAT et du Professeur SANTY, que, sous héparine, l'œdème des phlébites régressait en deux jours et la marche redevenait possible au quatrième jour : c'était une véritable révolution thérapeutique. De retour à Montpellier, vous avez diffusé ce traitement grâce à la confiance que vous avez trouvée auprès du Professeur CADERAS DE KERLEAU, du Professeur CHAPTAL, du Professeur AIMES. Le Professeur CAZAL vous chargea alors de créer un laboratoire de la coagulation au Centre de Transfusion.

En 1954, à la fin de votre temps de clinicat, vous êtes parti, comme nombre d'entre nous, aux États-Unis. Vous avez travaillé chez le Professeur QUICK à Milwaukee, puis chez le Professeur DAMESHEK à Boston. Auprès de ces maîtres prestigieux, vous vous êtes attaché à l'étude de l'hémophilie et de l'immuno-hématologie débutante. Le Professeur GUEST de Cincinnati, dans le laboratoire duquel je suis moi-même resté un an, vous a accueilli quelques jours avec l'amabilité qu'il réservait tout particulièrement aux étudiants français.

La période de retour fut pour vous particulièrement difficile : l'héparinothérapie était devenue routine, l'hématologie clinique était dispersée en de nombreux services, le Centre de Transfusion ne pouvait vous offrir un poste stable. Il n'y avait aucune place d'agrégation en vue pour vous.

Vous avez dû vous installer en ville comme consultant de dermatologie, tout en continuant à vous adonner à l'hématologie comme Attaché dans le service du Doyen Gaston GIRAUD et au Centre de Transfusion du Professeur CAZAL. Pendant cette période dure, vous avez beaucoup travaillé et publié. Vous avez profité du soutien du Professeur Jean BERNARD et du Professeur CAZAL. Vos efforts furent couronnés. En 1961, vous fûtes admis au concours d'agrégation et nommé Maître de Conférence Agrégé. Peu après, vous fut confiée une mission médicale délicate à Ankara.

En effet, le Professeur CAZAL, devenu grand maître de la transfusion sanguine en France, basée sur le don bénévole du sang, avait été chargé par le Général AUJALEU, Directeur de la Santé, de rédiger le statut des Centres de Transfusion Sanguine.

Vous avez été envoyé en Turquie pour monter un service d'hématologie clinique, avec ses laboratoires et son centre de transfusion. Vous deviez tenter dans ce domaine de concurrencer l'influence américaine dominante. Malgré les nombreux obstacles mis sur votre route, vous avez parfaitement réussi votre mission et vous avez même été chargé par le gouvernement turc d'une nouvelle mission d'enseignement auprès des biologistes d'Anatolie.

Cependant votre position d'hématologiste demeurait précaire à Montpellier. Vous avez réussi à organiser, grâce à la compréhension des Professeurs GIRAUD, PUECH, VALLAT, un noyau d'hématologie clinique dans le service de Médecine B. Mais nous savons combien ces situations d'accueil sont inconfortables !

Enfin, le 1er octobre 1973, dans d'anciens locaux désaffectés, fut ouvert un petit service de 25 lits. Vous avez pu alors vous adjoindre le Docteur NAVARRO, puis le Docteur DONADIO, tous deux anciens de mes collaborateurs, et ce fut avec regret que je les vis partir tant votre choix était bon.

Dès lors, l'école d'hématologie de Montpellier se développa : grande activité au service, consultations avancées à Béziers, Perpignan, Nîmes, réunions médicales spécialisées en maladies du sang, publications scientifiques. L'ensemble de vos collègues et l'Administration des Hôpitaux reconnaissant vos efforts et votre réussite, vous fûtes le premier à occuper un service moderne et adapté à l'Hôpital Lapeyronie. La phlébologie et l'hémophilie sont restées vos secteurs préférentiels. Vous êtes considéré comme un pionnier en France de l'administration de fortes doses de facteur anti-hémophilique, technique qui a permis de transformer la vie des hémophiles. Dès 1955, vous aviez créé une association des malades hémophiles très active et en 1985, vous avez été nommé membre honoraire de l'Association Française des hémophiles.

Au moment où vous allez laisser à vos collaborateurs le soin de continuer votre action, vous pouvez être fier de ce que vous avez accompli grâce à votre ténacité.

Ténacité, oui, car je crois que c'est là la première caractéristique de votre personnalité. Attiré dès votre Internat par les maladies du sang, dans une faculté alors peu mobile, peu encline à reconnaître les spécialisations par suite d'une profonde imprégnation de l'idée traditionnelle hippocratique de la pathologie générale (mais cela a bien changé et peut-être trop !), vous avez réussi envers et contre tout à imposer votre conception, et doter notre ville d'une brillante et jeune école d'hématologie clinique. On peut voir là, la marque affirmée d'un catalan volontaire, qualité qui avait déjà fait ses preuves chez vos ascendants dans la défense de la viticulture.

Cette ténacité est sous-tendue par un enthousiasme sans limites, qui se manifestait déjà clairement lors de votre Internat. Je me rappelle encore vos émerveillements devant les découvertes successives de la prothrombine, de l'héparine, des nouveaux traitements de l'hémophilie. Permettez-moi de vous dire que vous n'avez rien perdu de cet enthousiasme.

C'est qu'en réalité cette immense curiosité n'est pas seulement spéculative. Elle est animée par un grand désir de servir, associé à une immense bonté, et poussée par la conviction que chaque découverte va permettre de soulager quelque douleur humaine. En témoignent votre action de médecin et vos réalisations sociales, en particulier dans le domaine de l'hémophilie. L'esprit dans lequel vous avez abordé la médecine était conforme et fidèle à la tradition de l'école montpelliéraine.

Peut-être faut-il se pencher sur l'évolution de nos connaissances en hématologie pour mieux comprendre votre adhésion.

Tous ceux qui ont visité la grotte de Pindal, à Altamira, ont pu remarquer la fresque d'un mammouth blessé au centre duquel est dessiné en rouge ocre, le coeur et sur le corps, du sang. Ainsi, un Aurignacien, il y a plus de 20 000 ans, donnait la première représentation anatomique du coeur et du sang.

Le mythe du sang existait déjà. Le sang est la vie. Lors de blessures, l'esprit vital s'échappe avec le sang et le coeur s'arrête. La conception mythique du sang se propagea à travers civilisations et religions. Sang et air sont mélangés et circulent, distribuant le souffle vital et la force qui animent le cerveau et l'ensemble du corps. L'aspect du sang rouge : Yin, du sang noir : Yang, et l'analyse complexe du pouls sont les meilleurs moyens pour les Chinois de connaître l'état de santé des individus.

La notion de pléthore de l'école ptolémaïque d'Alexandrie persistera jusqu'au 18ème siècle, transmise en Occident par les Hébreux et les Arabes, en particulier Avicenne. Rappelons l'engouement pour les saignées dont se moqua Molière ! Il faut, en fait, attendre William Harvey en 1628 pour comprendre la circulation du sang, 1658 pour découvrir grâce aux premiers microscopes les globules rouges, le 18ème siècle pour isoler les globules blancs, 1882 pour connaître les plaquettes. Les premiers facteurs de la coagulation furent décrits en fin du 19ème siècle.

Puisque le sang est principe de vie, il est tentant de le perfuser. En 1667, fut réalisée la première transfusion à Paris : transfusion de sang artériel d'agneau à l'homme par l'intermédiaire du canal d'une plume d'oie et d'un tube d'argent. La survenue d'accidents graves imposa l'arrêt de cette pratique, et ceci jusqu'à ce que la découverte

de l'existence des groupes sanguins expliquât la cause de ces accidents.

Nous devons au Professeur HÉDON, en 1917, la possibilité de rendre le sang incoagulable par le citrate de soude. Dès lors, le Professeur JEANBRAU put-il diffuser aux armées d'abord, dans le public ensuite, la pratique de la transfusion sanguine.

Le sang est maintenant démystifié ; il est devenu le tissu privilégié au niveau duquel sont analysés un grand nombre de processus métaboliques, immunologiques, prolifératifs et génétiques.

La spécificité de l'individu s'exprime dans le sang. La découverte de nombreux antigènes a permis, après l'étude des compatibilités sanguines, de préciser de nombreux caractères ethnologiques. Le Professeur Jean BERNARD nous a récemment montré, dans une brillante conférence, les apports de l'analyse du sang dans l'histoire des populations : migration des Amérindiens pré-mongols asiatiques par le détroit de Behring et des Aïnu, peuple d'origine voisine par la voie du Pacifique, au moment de la phase glaciaire où le niveau de l'océan était de 300 mètres inférieur au niveau actuel. Les derniers représentants de ces populations Aïnu survivent dans l'île de Hokkaïdo, à l'île de Pâques, au centre de l'Australie et en Amérique du Sud.

L'étude d'une hémoglobine anormale, l'hémoglobine E, d'apparition relativement récente, a permis de délimiter le territoire de l'empire Kmer.

Cette spécificité immunologique transmise génétiquement est à la base de la protection de chaque individu. Tout agent bactérien, viral, organique, est reconnu comme étranger à l'organisme de chacun et provoque une réaction de défense, de rejet. L'antixénisme est la règle de base de l'organisme vivant. Chaque être a sa propre modalité de défense dont la spécificité et le mécanisme siègent dans le sang. L'étude des déficits immunitaires est une des branches les plus passionnantes de l'hémo-immunologie. Certains déficits sont congénitaux, de nature complexe. D'autres sont liés à l'environnement. A 4 000 mètres, peu d'agents pathogènes survivent, ou bien ils perdent une partie de leur virulence. Les mécanismes de défense des populations vivant à ces altitudes sont donc peu développés : ceci explique, d'une part, les échecs militaires des populations des hauts plateaux andins descendant en plaine, d'autre part chez les Indiens les taux de mortalité très importants qui suivirent l'invasion espagnole de l'Amérique. Le nombre de morts par rougeole fut, en effet, sans comparaison avec celui dû aux faits de guerre. Les Indiens se sont, par contre, vengés en transmettant aux Espagnols l'agent de la syphilis qui, peu virulent dans les Andes, devint particulièrement agressif en Europe.

Certains déficits immunitaires sont acquis et tout le monde s'inquiète de la diffu-

sion du rétrovirus LAV/HTLV III à l'origine du SIDA. Ce virus provient des grands singes du centre Afrique et centre Amérique, comme l'agent de la syphilis des lamas des plateaux andins. Liberté et perversion des mœurs ont favorisé ces deux épidémies à expression différente : espérons qu'il ne faudra pas attendre quatre siècles avant de pouvoir traiter efficacement le SIDA !

Enfin, certains déficits immunitaires sont induits par nos médicaments : les uns sont défavorables, au cours du traitement des tumeurs ou leucoses, les autres, au contraire, permettent les greffes d'organe, les greffes de moelle, et nous savons, dans votre service pour les adultes comme dans le mien pour les enfants, l'intérêt des greffes de rein et des greffes de moelle.

Une des caractéristiques des cellules sanguines est un renouvellement rapide. Il n'est donc pas surprenant que des anomalies apparaissent dans leur maturation, les unes en insuffisances : hypo ou aplasie des lignées sanguines, les autres en proliférations. Nos connaissances sur les leucoses, proliférations anarchiques des cellules blanches, ont considérablement augmenté. Si l'étiologie nous échappe encore, nous pouvons maintenant préciser les stades de maturation de ces blastes, leur spécificité immunologique, biologique, métabolique. Grâce à cela, des traitements de plus en plus efficaces peuvent leur être opposés. Chez l'enfant, les résultats de mon service sont encourageants : mortalité 100 % il y a 15 ans, rémission très prolongée ou guérison dans plus de 80 % des cas actuellement. Il n'en est malheureusement pas de même chez l'adulte et nous en avons fait ensemble récemment la bien cruelle expérience. Mais je sais tous les efforts que vous faites avec vos collaborateurs dans ce domaine.

C'est grâce à la culture des lymphocytes qu'il est possible d'étudier le matériel génétique humain. On a d'abord isolé et compté les chromosomes. Le singe est ontologiquement différent de l'homme puisqu'il possède deux chromosomes de plus. On a pu ensuite analyser la forme des chromosomes, leurs fractures et délétions, puis visualiser plus de cinq mille bandes dont chacune représente une série de caractères. Progressivement, une carte de gènes, responsables de telle ou telle fonction, organisation ou synthèse protidique est dressée. Enfin, depuis peu de temps, grâce à des « sondes moléculaires radioactives », on peut repérer sur les chromosomes les gènes eux-mêmes, à l'échelle moléculaire.

Dès lors, il est devenu possible d'analyser l'A.D.N de cellules sanguines ou de villosités chorales prélevées très précocément au cours de la grossesse, et de prouver la présence, l'absence ou l'anomalie d'un gène codant pour une protéine ou une fonction. Ainsi un nombre rapidement croissant de maladies familiales graves va pouvoir être dépisté au cours des premières semaines de vie intra-utérine.

Au moment où les injections massives de facteurs anti-hémophiliques deviennent discutées en raison du risque non négligeable de diffusion du virus du SIDA, le génie génétique permet d'envisager la synthèse par les colibacilles ou autres cellules du facteur anti-hémophilique. Puis le diagnostic ante-natal de l'hémophilie devient possible, posant de graves problèmes d'éthique. Enfin, dans un avenir peut-être proche, l'homme deviendra capable d'introduire dans l'ovule des femmes porteuses de la maladie le gène déficitaire codant pour le facteur anti-hémophilique.

Ce bref rappel de quelques aspects de l'hématologie permet de comprendre la passion qui vous anime dans votre profession. La lecture de votre épreuve de titres, très spécialisée, montre que vous avez abordé de nombreux domaines et nombre de vos publications ont paru dans des revues internationales de haut niveau. La lecture de quelques-uns de ces articles montre, malgré leur haute technicité, un style alerte, percutant, précis, une construction générale rationnelle, un enchaînement d'idées facile à saisir. Peut-être avez-vous hérité des mêmes qualités que celles de votre cousin, Claude SIMON, Prix Nobel de Littérature 1985, dont la Catalogne s'enorgueillit.

Ainsi, une telle activité ne vous a-t-elle laissé que peu de temps pour les loisirs.

Au début de vos études, vous avez hésité entre la Médecine et l'Histoire ! Vous êtes resté très attaché à la connaissance de la vie des hommes. Vos lectures portent souvent sur l'histoire ancienne. A l'occasion de chaque mission ou déplacement à l'étranger, — et vous avez parcouru une grande partie du monde ! — vous vous attachez à la connaissance du passé, du mode de vie, de la culture des populations, Vous êtes un fidèle de l'Histoire de la Médecine.

Votre attrait bien connu pour la musique a de profondes racines. Votre père fut un des animateurs de la Société des Concerts de Perpignan, et vous avez pu voir chez vos parents les plus grands artistes : Jacques THIBAUT, Alfred CORTOT, Yvonne LEFÉBURE, entre autres. Un de vos cousins organisait les concerts du Festival de Prades, et un de vos oncles, violoniste, jouait avec Pablo CASALS. Votre père était un excellent pianiste et votre mère très douée pour le chant. Vous avez été ainsi baigné dans une atmosphère de grande musique et vous tentez de maintenir cette tradition.

Monsieur le Président et cher Maître, vous connaissez bien le Professeur Pierre IZARN. Nous sommes, l'un et l'autre, fiers que cette séance de réception se déroule sous votre présidence. Veuillez agréer l'expression de mon attachement et de mes respectueuses salutations.

Monsieur le Secrétaire Perpétuel, toute occasion qui nous est offerte nous est

agréable de vous témoigner notre admiration et reconnaissance pour votre rôle si précieux pour notre Académie.

Mes chers confrères, ce fut pour moi un grand plaisir de vous présenter notre nouveau confrère, le Professeur Pierre IZARN. Je ne doute pas que nous trouvions chez lui les qualités d'un homme cultivé, courtois et expérimenté, qualités qui caractérisent les membres de notre Compagnie.

Monsieur et cher ami, vous allez apprécier, en ce milieu privilégié de notre Académie, la possibilité de vous exprimer et l'agrément incomparable d'assister à des exposés sur les sujets les plus divers, présentés par les hommes les plus compétents. Je suis donc heureux de vous accueillir, au nom des membres de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, au fauteuil n° XVIII laissé vacant par le décès de notre regretté confrère, Monsieur le Docteur MERLE.

Roger JEAN

*

* *

Jean CADERAS et KERLEAU

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Messieurs,

Très sensible aux sentiments de fidèle attachement que vous voulez bien m'exprimer, je vous en remercie profondément.

Avec quelle délicatesse venez-vous d'évoquer l'attachante personnalité du Docteur Pierre MERLE qui appartient pendant trente-deux ans à notre Compagnie !

Il lui apporta le précieux concours de sa haute culture, de son humanisme et de ses pertinentes réflexions.

Sa probité dans l'exercice de la Médecine, sa compétence en Cardiologie, la conception élevée qu'il avait de sa tâche sociale, lui valaient une considération unanime.

Tous ceux qui se confiaient à lui étaient frappés par son dévouement au service de l'Homme, qu'il s'agisse de sa santé, de sa vie matérielle ou spirituelle.

Atteint d'un mal implacable dans sa lente évolution, parfois aggravée de douloureuses complications, il dut, dès 1977, espacer ses interventions académiques.

Cette immobilisation progressive n'altéra en rien son activité cérébrale. Il trouvait dans un environnement familial d'une qualité exceptionnelle le goût et les moyens de la maintenir et de la développer.

Qu'il me soit permis, Madame, de rendre un vibrant hommage à la collaboration d'une intelligence raffinée ainsi qu'à la tendre compassion dont vous avez illuminé sa vie et adouci sa fin.

Sur un plan plus personnel, je désire évoquer une amitié commune qui embellit fortement nos vertes années : celle d'Élisabeth LAFOURCADE, «Sainte sur la terre», dont le visage inspiré s'animait volontiers à l'occasion des boutades d'internat.

Monsieur,

Notre ami Roger JEAN vient d'exposer, avec son éloquence et sa chaleur coutumières, les éminents mérites qui justifient l'étendue de votre renommée.

Le Professeur Jean BERNARD me rappelait encore récemment la singulière estime en laquelle il les tient.

Je conserve un souvenir vivace et reconnaissant de votre longue collaboration dans mon service de Clinique obstétricale et gynécologique. C'était à l'époque où les découvertes des hématologues, et notamment celles de notre ami Pierre CAZAL, permirent de prévenir par l'immunothérapie les morts fœtales des incompatibilités Rhésus et de traiter efficacement les thromboses, puis les hémorragies longtemps incoercibles des coagulations intra-vasculaires disséminées. Votre compétence, comme votre dévouement, furent exemplaires.

J'ai de même apprécié l'éclectisme de votre esprit. Comme vos ascendants, vous êtes féru d'histoire. Le sang, qui s'avère aujourd'hui son pilote et son témoin, ouvre des perspectives nouvelles.

Par ferveur catalane, vous aimez, Monsieur, accompagné de votre charmante épouse, parcourir à l'entour de votre agreste demeure de Prats-de-Mollo, ces vallées de Cerdagne et du Vallespir, où l'on retrouve, dans la sérénité des cloîtres, la beauté et le charme incomparables des vieilles abbayes.

La musique aussi vous attire sous les voûtes de Prades, lorsque retentissent les accords sublimes d'une cantate de Bach ou ce chant des oiseaux de Pablo Casals, s'élevant vers le ciel comme la gent ailée du Poverello dans le jardin d'Assise.

Paré de tels dons, vous nous enchanterez, Monsieur, de vos propos dans ce XVIIIème fauteuil qu'au nom de l'Académie, je vous avance avec la plus affectueuse amitié.

Jean CADERAS de KERLEAU

*
* *